

L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 14.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 18 Aout 1866.

ABONNEMENT.

Ville, trois mois..... 45 sous
Campagne..... 30 sous
Chaque numéro..... 4 sous

L'ELECTEUR

Paraît le Samedi de chaque semaine.
Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée franco à

A. GUERARD et Cie, PROPRIÉTAIRES.
Rue St. Marguerite, No. 45.

L'ELECTEUR

Se vend chez M. E. Balzaretto No. 39 Rue du Pont, St. Roch; M. G. A. Delille Manufacturier de tabac Faubourg St. Jean; M. Hardy libraire, Basse-ville; M. Bellerive et Laforce, Maison des Bains, Haute-ville; M. Bastien barbier, rue St. Joseph, M. Marier barbier, rue St. Joseph, M. Crémazie, libraire, à la Haute-Ville, M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR sont priées de le renvoyer s'ils ne s'abonnent pas.

FEUILLETON DE L'ELECTEUR

LE 18 AOUT.

La Demoiselle à Marier.

II

—Ah! oui, nous avons été bien séparés! chère Diana. Heureusement vous arrivez au moment où j'ai le plus besoin de vos conseils et de votre amitié, non pour me décider, car je le suis; mais pour m'aider à suivre vaillamment mes résolutions.

—Mon amitié est toute à vous, chère petite, vous le savez bien; quand à mes conseils, ils ne passent pas pour très-bons, je vous en avertis. En disant ces mots, Diana, s'était levée comme pour arranger ses boucles brunes et soyennes que le vent avait un peu dérangées; et la glace refléta l'un de ces visages qu'on ne trouve que dans les rêves ou aux Etats-Unis.

—Mais avant tout, continua Diana, faites bien défendre votre porte, pour qu'on ne puisse nous interrompre, ni me voir chez vous, et vous ne parlerez de ma visite à personne, entendez-vous bien...

—Mon Dieu! ma chère Diana, je vous trouve un air distrait et agité qui m'a-larme; que vous est-il donc arrivé?

—Rien... il ne m'est rien arrivé, je vous assure... C'est sans doute la joie de vous revoir qui me donne cet air préoccupé... Ah! chère Adélaïde, votre vue me rappelle de si doux souvenirs! quel temps plein de charme il retrace à ma mémoire!

—Celui de votre mariage, n'est-ce pas, où je vous vis si heureuse, si éperdument éprise du beau Jemmy?

—Oh! non, en vérité, ce n'est pas à ce temps-là que je pensais, mais au contraire à celui où j'étais encore une heureuse fille insouciante, ayant tout l'avenir, l'espace, le monde à moi, et portant mes rêveries sur les grèves enchantées qui bordent la mer; mes espérances étaient grandes comme elle alors.

—Oh! plaignez-vous, belle songeuse, d'avoir échangé de vagues illusions contre un mariage d'amour... Et que diriez-vous donc, ma pauvre Diana, si vous aviez échangé tous les trésors, toutes les joies de ce ciel étoilé que chaque jeune fille porte en elle-même, contre les froides et lourdes chaînes d'un mariage semblable à celui que je vais faire?

—Vous allez vous marier, chère Adélaïde: oh! j'en suis bien aise; contez-moi tout cela."

Dans la manière dont ces derniers mots étaient dits par lady L... peut-être aurait-on pu voir percer, à travers l'intérêt que lui causait cette nouvelle, un certain soulagement d'échapper aux investigations de son amie, en portant toute l'attention d'Adélaïde sur elle-même.

—Oh! vous allez vous marier? reprit-elle, en voyant que mademoiselle De Roch ne disait plus rien.

—Oui, mais il n'y a rien là de très-gai, je vous assure." Elle essaya de sourire, tandis que dans ses yeux brillaient deux larmes qu'elle essuya furtivement avec l'un de ses doigts, et reprit; "Pour moi ce ne sont pas, comme pour ma belle Diana, toutes les joies d'un amour partagé; ce ne sont pas des promenades infinies au clair de la lune; ce ne sont ni des soupirs, ni des extases de bonheur à faire rêver long-temps une pauvre fille élevée comme moi, à la canadienne, et destinée à se marier à la canadienne, c'est-à-dire de la plus sottise façon du monde; ô ma Diana! que je vous ai envieé alors!

—Quel mariage faites-vous donc? interrompit lady L... avec un sourire indéfinissable, où paraissait percer une sorte d'impatience irritée.

—Quel mariage je fais? Ah! mon Dieu! je fais un mariage à peu près comme tous ceux que je vois faire autour de moi, un mariage à pleurer d'ennui en attendant qu'on y pleure de tristesse et qu'on y meure de consommation.

—Et pourquoi le faire?

—Pourquoi? mais, mon Dieu, parce qu'il faut bien en finir.

—Bonne raison! dit Diana éclatant de rire involontairement, malgré la gêne la contrainte qui avaient paru la dominer depuis un moment.

—Mais, oui, pour en finir, reprit mademoiselle De Roch; vous ne me comprenez pas, je le vois bien, parce que vous ne savez point ce que c'est en Canada que d'être cette chose insipide, ennuyeuse et embarrassante qu'on appelle une fille à marier.

—Que ne suis-je encore cette chose-là! dit Diana en étouffant un soupir.

(A Continuer.)

QUEBEC:

SAMEDI, 18 AOUT, 1866.

CONFEDERATION.

(Suite.)

De plus si l'on se rappelle la lettre confidentielle de M. Galt aux députés protestants du Bas-Canada pour les engager à voter la Confédération, leur promettant une protection spéciale pour les protestants de leur province, on verra que l'opposition, malgré les serments menteurs des conservateurs, avait alors plein droit de redouter l'influence anglaise et protestante.

En effet, l'on est venu à la dernière heure avec deux nouveaux changements auxquels on ne s'attendait nullement et que M. Cauchon a lui-même vivement déploré, mais trop tard, et pour la forme seulement, afin de mieux duper ses électeurs.

C'est d'abord une nouvelle loi des écoles pour le Bas-Canada. Par cette loi, on divise cette province en deux et l'on accorde un surintendant de l'éducation protestant, et un conseil de l'instruction publique protestant aux 160,000 protestants du Bas-Canada, mais, en même temps, par la plus criante injustice on refuse le même privilège aux 257,000